

The image is a vertical poster. The top half shows a wide, sandy beach with dark rocks scattered across it. In the background, the ocean waves are breaking onto the shore. The bottom half of the image is a close-up of a young boy's face, smiling and looking upwards. He is underwater, with many bubbles rising around him. The water is a clear, vibrant blue-green color.

LOUISON NIELMAN

**ET METTRE UN PIED
DEVANT L'AUTRE**

Louison Nielman

Et mettre un pied devant l'autre

© Louison Nielman, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6874-2

Couverture : Thalie Perrot

Correcteur/rice : Laurence Garrec / LGCR – Correction-Rédaction

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Nos mauvais élèves (élèves réputés sans devenir) ne viennent jamais seuls à l'école. C'est un oignon qui entre dans la classe : quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouvies, de renoncements furieux, accumulés sur fond de passé honteux, de présent menaçant, de futur condamné (...). Le cours ne peut vraiment commencer qu'une fois le fardeau posé à terre et l'oignon épluché. »

Daniel Pennac, *Chagrin d'école*.

À tous les petits et grands oignons.

1

L'after

Les visages hilares se reflètent sur les vitres des baies coulissantes teintées par le drap de la nuit. Un fond sonore, ambiance jazz, résonne entre les murs de l'*open space*. Sur le bar, trônent des cadavres de bouteilles en tous genres et des saladiers vides. Des assiettes sales amoncelées dans l'évier attendent une âme charitable. Les rires prennent le pas sur la musique et, de temps à autre, surgissent des noms d'élèves et des anecdotes, comme si s'ouvrait la boîte de Pandore. Vigilante, Lou surprend le regard suspicieux du collègue de mathématiques, celui, intrigué, de la nouvelle prof d'histoire, et l'incrédulité de son voisin de salle. Les paires d'yeux semblent se rapprocher d'elle, l'enserrer de toutes leurs pupilles. Oppressée, elle s'avance soudain vers la baie coulissante qu'elle fait glisser.

Elle se propulse dans le jardin, et dénoue les manches du pull entourant ses hanches, afin de l'enfiler en raison de la fraîcheur de la soirée bien avancée. Se croyant seule, Lou est progressivement gagnée par un sentiment de soulagement, jusqu'à ce qu'un raclement de gorge la fasse tressaillir et se retourner. Elle aperçoit alors dans l'obscurité, Freddy, le séduisant compagnon de sa collègue Sophie, fumant une cigarette.

— On se croirait à une soirée de conseil de classe ! Je ne sais pas vous, mais moi je m'ennuie sérieusement, la provoque-t-il.

Elle hausse les épaules et déplace un petit bout de bois de la pointe de sa basket neuve.

— Je ne suis pas de la grande maison, alors je me permets de critiquer, se reprend-il, conscient de sa possible maladresse.

Elle lève alors les yeux vers lui et les plante avec aplomb dans les siens. La bouche charnue très sensuelle de Freddy, son nez aquilin et son menton volontaire lui donnent un charme fou.

— Moi j'en suis, mais je me demande ce que je fais ici !

— Dans ce cas, on s'en moque et on s'en va ? lance-t-il contre toute attente.

Les yeux de Lou s'arrondissent de surprise et une brève hésitation la retient.

— Non mais franchement, je m'enquiquine profondément, alors je vous

embarque et promis, je vous ramène avant l'aube, insiste-t-il.

Lou fait ricocher son regard, de la maison, où la femme de Freddy est en pleine discussion avec un type, à cet homme entreprenant.

— Détendez-vous, elle et moi sommes libres et en parfaite instance de séparation, alors *no stress*, ajoute-t-il, lui tendant une longue main presque féminine, aux ongles cependant bien carrés.

Un grain de folie traverse Lou et une impulsion électrique l'inonde tandis que ses doigts rejoignent ceux de Freddy. Il la tire par le bras, l'entraîne vers le portail, amorçant un pas rapide. Puis ils se mettent à courir ensemble, d'abord dans le bruit rythmé de leurs pas sur le bitume, puis celui de leurs rires. Au bout de cinq cents mètres, les lampadaires *design* forment une haie d'honneur, ils s'arrêtent, hors d'haleine.

— Pas un bar dans le quartier ! On va improviser, halète Freddy.

Lou reprend ses esprits et le scrute. Il lui tient toujours la main, se rapproche d'elle, et lui souffle, malgré lui, son haleine alcoolisée dans le visage. Il l'attire à lui, prêt à l'embrasser. Mais, Lou, regagnée par les convenances et les principes, se dégage brutalement et s'enfuit.

Il l'appelle de loin, mais elle ne s'arrête pas. Elle court, court, martèle le sol, dessine son ombre sur le trottoir, imprime sa rage à chaque mètre.

Elle n'a besoin de personne.

2

Noir lundi

Au petit matin, elle se dresse sur son matelas mou. Rien qu'à penser à hier soir, elle rougit. Elle a fantasmé sur le mari de sa collègue ! D'abord gênée, elle parvient à en sourire. Elle ne mettra plus les pieds dans ces soirées pédagogiques ennuyeuses ! Tout ou presque ramène toujours les profs à leur travail, comme une seconde peau. À bien y réfléchir, elle n'était pas sortie depuis un moment et ça lui allait parfaitement.

La lueur du radio-réveil, tourné vers le mur, l'incite à consulter l'heure : 6 h 30. Elle aurait préféré 4 h 30 pour retourner se réfugier dans les bras de Morphée, à défaut de ceux du beau Freddy. Que Sophie et lui forment réellement un couple libre l'importe peu. Cela aura juste le mérite de pimenter sa journée quand elle croisera sa collègue. Un long soupir lui échappe et se répand dans l'air pesant de la nuit. Lourde de sommeil, Lou gagne la fenêtre pour humer les frimas matinaux et allume sa première cigarette. La meilleure. Les autres seront teintées des couleurs de la journée. Noires comme le goudron, noires comme un lundi. Elle frissonne, traîne jusqu'au salon ses pieds nus sur le linoléum frais et poisseux par endroits. Elle s'égare, s'interroge longuement sur le glissement sournois qui l'a conduite là où elle en est. Sept heures sonnent au clocher du coin de la rue et l'extirpent péniblement de ses sombres pensées.

Le volet de la fenêtre bat dans le vent, jouant une musique saccadée désagréable. La nuit tire sa révérence. Lou a mal dormi, comme chaque nuit du dimanche au lundi, repoussant son cauchemar diurne. Ce matin, elle préférerait s'enterrer au fond de sa grotte, ignorant le temps et le reste. Elle se rêve ourse, hibernant loin de toutes les affres de sa vie.

Lou se dirige avec fatalité vers la salle de bain étriquée, se confrontant, dans le miroir, à une paire d'yeux ayant englouti tout éclat. Ses cheveux noirs, lissés à la brosse, se déroulent ensuite sur ses frêles épaules, puis elle met un soupçon de mascara, et enfile une veste sobre, un jean et sa paire de baskets blanches à la mode pour se fondre dans la masse et faire « comme si ». Peu la croiraient si elle révélait ce qui hante ses nuits.

3

La descente

Le café parfume maintenant son appartement douillet, situé en plein centre-ville, où la vie perce enfin derrière les vitres. Chaque petite goutte du nectar noir se répercute dans sa tête, comme un compte à rebours. Elle se compare soudain à une bombe humaine, frisant parfois l'explosion en plein vol. Chaque gorgée brûlante descend douloureusement, remplissant alors son estomac déjà noué. Ce rituel indispensable amorce une transition entre le terrier rassurant et la course, ventre à terre, qui s'ensuivra. Chaque geste accompli ici, parfaitement maîtrisé, contraste furieusement avec l'après, soumis à l'imprévisibilité du troupeau. La routine d'un professeur qui laisse grossir cette satanée boule au ventre.

Lou claque la porte, descend et foule le sol humide du quartier encore baigné du calme relatif du petit matin. Quelques passants pressés marchent en silence, le nez rivé sur leur téléphone. Certains volent presque, par hâte de démarrer la journée, peur de rater leur bus ou pour fuir cette bande passante. Elle jette un œil à ces mines à peine réveillées et s'interroge. Qui joue la comédie ? Mille fois, elle a retourné cette question lancinante dans son esprit, cherchant des identifications pour se rassurer. La femme qui sourit à son mari alors qu'un amant la retrouvera plus tard ? Celle avec son tailleur de cadre dirigeante qui s'épuise à gérer une équipe alors qu'elle rêve de retaper une ferme ? L'étudiant en médecine qui reprendra le cabinet de papa alors qu'il aspire à être ébéniste ? Elle s'invente ces histoires de vie pour s'envelopper de sororité dans le registre du faux-semblant. Puis elle se contracte dans le tramway, les yeux léchant le sol taché, évitant les regards, souhaitant dupliquer à l'infini ces secondes, comme une éternité. Là, maintenant, si c'était son dernier jour, que ferait-elle ? Elle s'abrutit d'idées, élude ainsi la vérité, préférant mettre une chape de plomb dessus. Les secousses ballottent son corps et l'extirpent de sa torpeur pensive. Encore six arrêts. Si peu !

Un groupe d'adolescents s'amuse. Étrangère à leur gaîté, cette légèreté la hérisse. Désaccordée, semblable à l'instrument intrus dans cette partition de vie, elle jette un œil agacé à la jeune fille d'en face qui rit à gorge déployée et

respire le bonheur à plein nez. Lou descend bientôt, comme quatre matins par semaine. Elle pourrait rater la station, arriver en retard puis se confondre en excuses. Une fuite délicieuse mais impossible. Même avec une demi-heure de retard, elle devra supporter en silence sa douleur invisible et dévorante, qu'aucun antalgique ne calme. Mais même sur l'échafaud, elle ne la confesserait pas. Alors, elle arrive à l'heure, comme si tout allait bien, et pourtant...